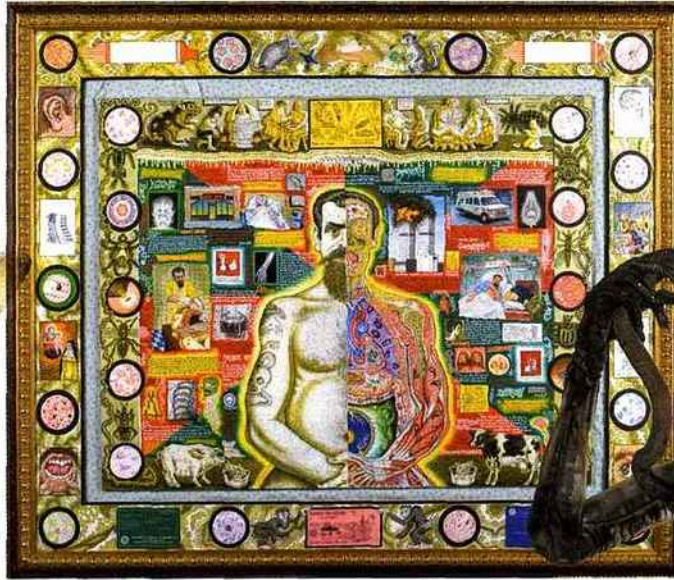




Culture | Arts



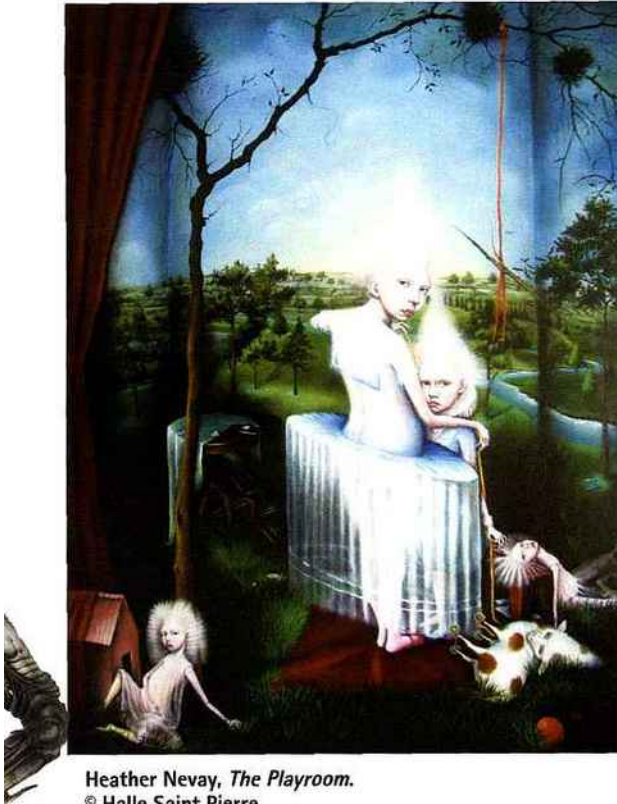
A gauche, Kate Clark, sans titre (Photo Zoé Forget).
Ci-dessus, Joe Coleman, *I'm Joe's Fear of Diseases*.
A droite, HR Giger, *Animatronic Sil Sculpture*, 1995, Technique Mixte,
102 cm, Courtesy HR Giger Museum (Suisse).
© Halle Saint Pierre

À la Halle Saint-Pierre, *on tranche dans l'art*

Thierry Leroux

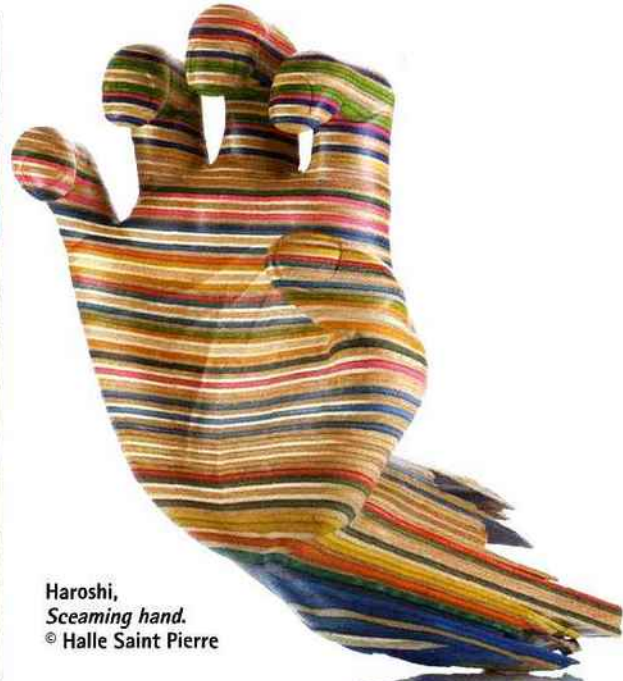
Vous n'avez rien contre les momies, les poupées mortes, les vieillards tatoués? Vous êtes à l'aise avec les aliens, les cadavres bavant, les enfants serial killers, les tronçonneurs en chambre? Tant mieux, car ils sont tous venus participer à cette réunion de famille (tendance Adams) qui tient le milieu entre le cabinet de curiosités et la petite boutique des horreurs. Cette deuxième exposition de la revue *Hey!* fait de la Halle Saint-Pierre le temple de la pop culture et le lieu idéal pour s'initier aux arcanes de l'art singulier, de l'art brut, de l'art outsider ou du pop surréalisme. Bonne occasion de rappeler que le gène transgressif du surréalisme, à l'honneur ces temps-ci, n'est pas né avec Breton ni mort avec Dali. Depuis une dizaine d'années, quelques archéologues du savoir et commissaires d'expositions pistent, en amont du surréalisme, ses liens avec les fluides spi-

rites, les courants de Mesmer, les possessions sataniques. Des imagiers médiévaux aux icônes pop surréalistes, c'est tout un rhizome qui unit le rêve (Calderon, Nerval, Desnos...), « l'inquiétante étrangeté » freudienne, l'état de conscience modifié et le cauchemar. En terre américaine et rock, ce rhizome s'est marcotté dans les années 70 pour produire un art bizarre, à la fois figuratif et fantastique, naïf et secrètement dérangeant, recyclant pêle-mêle images de cinéma, BD, magazines à sensation, affiches publicitaires, cartoons, jouets, érotisme, art africain... le pop surréalisme était né. Devenus cultes, quoique jugés incultes par les tenants de l'art officiel, et acceptant le terme inventé par Breton sans le revendiquer par un nouveau manifeste, quelques-uns de ces créateurs ont déclenché une véritable panspermie, caractérisée par une ignorance crâne – et délibérément crasse, parfois – des frontières. Cette contre-culture s'est



Heather Nevay, *The Playground*.
© Halle Saint Pierre

toujours voulue spontanée, populaire, même fruste dans son courant « lowbrow » (front bas, en opposition à « highbrow » désignant le front hautain des amateurs éclairés). L'assemblage, sous le nom d'art, de déchets tirés des poubelles a bien (un temps) effrayé le bourgeois, comblant le vœu de jeunesse des surréalistes, mais la pratique, en se réclamant des rebuts que Duchamp rédimait en ready-mades, de l'inclusion d'objets par Kurt Switters, Rauschenberg ou Arman, s'est imposée à l'establishment – qui dans le même temps la récupérait! Il y a sans doute un paradoxe schizophrène à vouloir enfermer ces œuvres libres, donner des contours au détournement et faire entrer le hors-jeu dans le jeu. Cette exposition y parvient pourtant, avec intelligence, lucidité et malice. Sur ses deux niveaux – l'un obscur, l'autre lumineux –, elle réussit à préserver la charge sourde de ces créations, cette lézarde dans le sous-sol de la tour que ces arts révèlent bien plus encore qu'ils ne l'incarnent. En bas, dans une atmosphère rappelant *La Classe Morte* de Kantor, ces œuvres trop vite dites vaines se perçoivent tout d'un coup comme des Vanités modernes. Les replis veloutés d'une scénographie de boulevard du crime ménagent des confrontations, directes jusqu'à la violence, avec nos terreurs intimes, nos fantasmes sexuels, la noirceur de notre inconscient. La dérision de la condition humaine éclate dans les collages de Joe Coleman, star aux USA, qui passe ses jours à assembler minutieusement des brèves d'objets du quotidien, d'images pieuses, de frises orientales,



Haroshi,
Seaming hand.
© Halle Saint Pierre

des priapes et des diables, tout en invoquant Füssli ou Ensor. À quelques pas, en écho à ces références savantes (peu convaincantes, en l'occurrence), le nom de Félicien Rops rassure – ou émoustille – : mais c'est pour mieux nous jeter aux yeux son venin pervers, et nous punir de chercher refuge auprès d'un art élitiste quand, dans les ténèbres, résonne la plainte crève-cœur et obsédante d'un pantin mécanique au pas lourd : « J'ai froid, j'ai froid », ou quand la morsure d'un piège est tendue par des loups affamés aux dentelles du Chaperon Rouge. Comment fuir ce bric-à-brac macabre qui crève en nous le couvercle, dont la pire incarnation est sans doute cet alien créé par H.R. Giger pour Ridley Scott, qui lorgne Little Nemo sur le mur voisin, prêt à vider ses rêves de toute innocence?...

Si vous y parvenez, gagnez l'étage supérieur, celui de la conscience diurne, qui éclaire des œuvres plus engagées qu'enragées, de joyeuses charges contre la bienséance, des scènes de crimes bricolées, des vitrines bariolées où Barbie et Ken s'étripent dans un mauvais goût de ketchup assumé. Né pour trancher dans le lard de l'art établi, le surréalisme pop reste à sa façon fidèle à la ligne subversive de Breton, et plus encore à l'esthétique de Lautréamont : « Beau comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie. » Ce qui n'exclut pas de vraies belles rencontres, comme les hybrides hommes-animaux de Kate Clark, émouvantes et crédibles créatures qu'aurait apprivoisées Cocteau. Et de précieuses connaissances à se faire dès à présent, pour le jour où l'art outsider attaquera le Louvre – à moins que ce ne soit l'inverse...

HEY! Modern art & pop culture / Part II
Exposition à la Halle Saint-Pierre, Paris 18^e
Jusqu'au 25 août - www.hallesaintpierre.org